
Pratiques agricoles et utilisation des terres forestières chez les Ngumba du sud Cameroun

François TIAYON

Chercheur - Anthropologue, Programme Tropenbos Cameroun, B.P. 219 Kribi, Cameroun

Résumé

L'agriculture traditionnelle dans les pays tropicaux est généralement présentée par de nombreux auteurs comme le principal facteur de la déforestation. On récuse habituellement son caractère itinérant et ses techniques rudimentaires. Certaines études, en voulant s'opposer radicalement aux partisans de l'agriculture "déforestante", sont tombées comme ces derniers dans des dérives épistémologiques et idéologiques. Ces dérives sont souvent le résultat des démarches heuristiques par trop uniformisantes. En effet, l'un des talons d'Achille des études sur les systèmes agraires sous les tropiques résulte de leur incapacité à théoriser la diversité des pratiques agricoles. Pourtant les évidences de terrain invitent fortement à adopter une attitude contraire. Cette diversité tient au fait que les sociétés paysannes ne sont pas soumises aux mêmes conditions démographiques, économiques et techniques. Et tous ces paramètres sont en perpétuelle mutation. Il va de soi que les systèmes agraires placés sous ces différentes conditions sont non pas statiques mais en constante évolution. Dans ces conditions, les rapports agriculture-forêt, loin d'être homogènes varient énormément selon l'état des facteurs tantôt évoqués. En se fondant sur ces bases, le présent papier se propose précisément d'analyser les pratiques agricoles des paysans Ngumba du sud Cameroun dans leur dynamique spatio-temporelle et dans leurs interactions avec les terres forestières.

Summary

Traditional farming in the tropics is generally presented by many authors as the major cause of deforestation because of its nomadic character and because it involves the use of rudimentary techniques. Other studies on the subject, in an attempt to contradict these statements ended up also in epistemological and ideological drifts. These often resulted from narrow or uniform heuristic approaches. In fact, one of the weak spots of the studies on farming systems in the tropics stems from their inability to conceptualize the farming practices diversity. Yet, field evidence strongly suggests that different attitudes should be adopted. This diversity is due to the fact that peasant societies in the tropics are not influenced by the same demographic, economic and technical circumstances. Moreover, these parameters are perpetually undergoing mutation. In these circumstances, the relationship between agriculture and forest far from being homogeneous, tremendously vary depending on the status of the just stated factors. Based on what precedes, the present paper precisely intends to analyse the spatial and temporal dynamics of the farming practices of the Ngumba farmers in south Cameroon and how they interact with the forest lands.

Introduction¹

Les pratiques agricoles paysannes, couramment regroupés sous l'expression "agriculture itinérante sur brûlis", sont considérées par un certain nombre d'auteurs comme principale cause de la déforestation dans les pays tropicaux. Malgré les controverses sur les statistiques se rapportant au rythme de recul des lisières forestières, plusieurs sources s'accordent sur le fait que celui-ci est très élevé par rapport aux efforts de régénération. Selon Myers (1991), le taux annuel de déforestation au Cameroun est estimé à 200 000 ha et cette situation est, d'après Amelung et Diehl (1992), engendrée à 95% par les agriculteurs itinérants. Ces effets destructeurs de l'agriculture sur la forêt sont principalement liés au caractère itinérant de celle-ci ainsi qu'à ses techniques rudimentaires. Même si ces auteurs reconnaissent que cette agriculture a connu des mutations au point de se présenter comme un système "néo-traditionnel", selon les termes de Rösler (1997), elle continue de constituer une sérieuse menace pour le couvert forestier. Contrairement aux auteurs précédents, McGrath (1987) pense pour sa part que l'agriculture itinérante, loin d'être une calamité pour les forêts, est en réalité une "stratégie de gestion des ressources naturelles". Mais il n'en est vraiment ainsi que sous certaines conditions. Boserup (1965) par exemple montre que l'évolution des systèmes agraires est fortement tributaire des variables démographiques. A son avis, les pratiques agricoles ne sont pas partout identiques. Elles peuvent être plus ou moins itinérantes en fonction des densités démographiques prévalantes. Les analyses faites par Ruthenberg (1980) vont d'ailleurs dans le même sens. Jepma (1990) souligne, outre ces variables démographiques, l'influence déterminante de la commercialisation des produits agricoles dans l'évolution des systèmes agraires. Ces deux paramètres contribuent selon lui, à transformer le système d'agriculture itinérante en système de jachère. Tout ceci montre le caractère évolutif des systèmes agraires, leur variabilité dans l'espace en fonction des conditions ambiantes et les interactions différentielles entre agriculture et forêt.

Partant sur ces bases, Fujisaka et Escobar (1997), et Sunderlin (1997), soulignent la nécessité de définir un cadre conceptuel approprié dans les études des systèmes agraires afin d'éviter de tomber dans le piège du réductionnisme et de déterminer de façon efficiente la nature des rapports agriculture - forêt selon les régions considérées. Le présent papier, basé sur les résultats des travaux de terrain menés dans un des villages du site de recherche du Programme Tropenbos Cameroun (PTC), s'inscrit dans cette dynamique. Elaboré dans la perspective d'une gestion durable des écosystèmes forestiers, il entend contribuer au débat sur la déforestation ainsi qu'aux efforts de conceptualisation des pratiques agricoles en Afrique tropicale dans leur dynamique spatio-temporelle. Plus concrètement, cette contribution s'insère dans la logique des objectifs du PTC qui, dans son souci de mettre sur pied un schéma de gestion durable pour les forêts du sud Cameroun, envisage d'élaborer un plan d'utilisation des terres qui tient compte des utilisations actuelles / potentielles des terres et ressources forestières par différents acteurs sociaux.

¹ - Les éléments contenus dans la présente communication font partie du matériel à inclure dans une thèse de Doctorat dont la rédaction est en cours. Ils y seront plus amplement développés.

Ce papier est structuré en 4 parties : la première partie, tout en faisant une brève présentation du village étudié, donne un aperçu général des systèmes agraires Ngumba en tentant d'analyser les notions de secteur de culture dominant et les facteurs susceptibles ou non d'affecter le mode de hiérarchisation paysanne des secteurs de culture. A partir d'une présentation des espaces réels et potentiels de culture selon les paysans ainsi que les superficies moyennes des parcelles de cultures vivrières de quelques paysans au cours d'un intervalle de temps donné (partie 2), la troisième partie évalue les incidences des pratiques agricoles sur les terres forestières. La quatrième partie, qui conclut cette communication, examine les implications du point de vue de la gestion durable des forêts du mode Ngumba d'exploitation des terres pour des besoins agricoles.

Village d'étude et caractéristiques majeures des systèmes agraires locaux

Village de la province du sud Cameroun (chef-lieu Ebolowa) et du département de l'Océan dont le chef-lieu est Kribi, localisé dans la partie nord-ouest du site de recherche du PTC, Bidjouka est situé à 3°06 de latitude nord et 10° 28 de longitude est. Il est peuplé de groupes Bantu majoritairement dominés par les Ngumba. Avec une population d'environ 1 300 âmes, Bidjouka se présente aujourd'hui comme le plus grand village du département de l'Océan et du site de recherche du PTC. Il s'agit d'une population pratiquant en priorité l'agriculture.

Cette agriculture est répartie entre deux secteurs majeurs : le secteur des cultures de rente exclusivement dominé par la culture du cacao et le secteur vivrier constitué par une variété de cultures : macabo, plantain, banane, manioc, igname, patate, taro, arachide, maïs, concombre, gombo, piment, tomate, haricot, diverses variétés de légumes... Bien que destinés par nature à la consommation du producteur, les produits vivriers sont de plus en plus commercialisés, ce qui assigne à la production vivrière un objectif de subsistance et un objectif de marché. Une étude menée auprès de 136 ménages paysans de Bidjouka révèle les résultats suivants : sur 136 personnes, 103 (soit 75,74%) associent ces deux objectifs tandis que 33 (soit 24,26%) pratiquent les cultures vivrières uniquement à des fins de consommation. Les marchés urbains, en particulier celui de Kribi (situé à 80 km de Bidjouka), semblent jouer un rôle déterminant dans les stratégies paysannes du commerce vivrier. Sur les 103 personnes vendant les vivres, 60 (58,25%) déclarent les vendre exclusivement à Kribi. Tout comme dans la production vivrière, les femmes sont les principales actrices du commerce vivrier. Les revenus tirés des ventes de vivres, bien que faibles dans l'ensemble, sont réguliers tout au long de l'année, contrairement à ceux du cacao qui n'arrivent qu'entre août-janvier. Cela permet ainsi aux paysans de résoudre de nombreux problèmes de survie et autres.

Malgré la crise cacaoyère de 1989-1994, la culture du cacao reste pour la plupart des paysans le secteur de culture le plus important, surtout en termes de contribution aux revenus des ménages. Il serait certes hors de propos dans le cadre de la présente communication d'explicitier les subtilités du processus paysan de hiérarchisation des secteurs de culture ainsi que des facteurs l'affectant. Néanmoins il apparaît, sur la base des études faites sur le terrain, que la plupart des paysans pensent qu'aussi bien avant qu'après cette crise, la culture du cacao est demeurée le secteur agricole le plus rentable. Il n'est pas à cet effet surprenant de noter que peu d'hommes se soient intéressés aux cultures vivrières plus que d'ordinaire du fait de la chute du prix du cacao (voir tableau 1).

Ainsi, contrairement aux planteurs de l'ouest Cameroun dont Tchouamo (1994) dit qu'ils se sont majoritairement repliés sur le secteur vivrier pendant la crise cacaoyère, les cacaoculteurs Ngumba du sud Cameroun, bien qu'ayant délaissé leur cacaoyère au cours de cette période, ne se sont pas (toutes proportions gardées), investis dans la production vivrière plus qu'avant.

Tableau 1 : crise cacaoyère et implication des hommes dans le secteur vivrier

Niveau d'implication avec la crise cacaoyère	Nombre d'hommes	%
Inchangé (constant)	33	65%
En baisse	13	25%
Aucune d'implication	1	2%
Non - réponse	4	8%
Total	51	100%

L'organisation du travail agricole, en plus de la main d'œuvre familiale, intègre aussi la main d'œuvre salariée. Bien que des natifs du village réalisent des travaux agricoles rémunérés, ce sont surtout les allogènes, originaires pour la plupart des zones anglophones du Cameroun, qui constituent l'essentiel de cette main d'œuvre salariée. En plus de l'outillage traditionnel, les paysans Ngumba de Bidjouka incorporent de plus en plus des nouvelles technologies à l'instar de la scie à moteur dans leur processus de production vivrière : 11 paysans sur 98 (11,22%) déclarent recourir régulièrement à cette machine. Son utilisation a donné lieu à l'émergence d'une nouvelle catégorie de travailleurs salariés localement appelés "abatteurs", se livrant à un bûcheronnage à but lucratif lors des travaux d'abattage d'arbres en vue de la création des champs vivriers annuels. Il convient à présent d'examiner comment les paysans organisent leur production agricole à travers l'espace rural. Comment cet espace est-il structuré ? Et quelles sont les logiques qui président à la sélection de l'un ou l'autre de ces compartiments dans le cadre des pratiques agricoles ?

Structuration du paysage agricole et espaces de culture

Les paysans Ngumba de Bidjouka pratiquent leurs cultures sur au moins trois catégories d'espace : les périmètres d'habitation, les "mabvur" (jachères) et le "pandè" (forêt primaire). Les périmètres d'habitation représentent le lieu où se font les jardins de case et sur lesquels se trouvent concentrées de nombreuses cacaoyères ; les "mabvur" (jeunes et vieilles), situées à des distances plus ou moins importantes des zones d'habitation, dispersées ou concentrées sur un même lieu, (tout étant fonction des situations d'héritage), constituent le socle de l'agriculture vivrière. C'est en fait sur ces réserves de terre que les paysans créent annuellement leurs champs vivriers. Le complexe jachères - champs vivriers est inclus dans ce que les paysans appellent "dzier" (brousse). Mais le "dzier", en plus d'être constitué de jachères et champs vivriers, peut aussi inclure le "pandè" (forêt primaire). Le "dzier" n'est pas uniquement réservé aux cultures vivrières. On y trouve aussi des cacaoyères, mises en place selon un système paysan d'exploitation des terres qui veut que les champs vivriers et les jachères soient des aires d'extension des cacaoyères. On peut ainsi dire que dans chacun des deux espaces de culture constitués par le "dzier" et les périmètres d'habitation, il y a pour chaque paysan, ou bien une juxtaposition cacaoyères - champs vivriers / jardins de case, ou bien une individualisation spatiale de chaque secteur de culture, et rarement une association des deux pôles de culture, tout cela dépendant des situations spécifiques des patrimoines fonciers agricoles.

Le “pandè” est surtout sollicité pour la pratique des cultures vivrières, en particulier celle du plantain. Mais cet espace devrait en réalité être considéré comme une aire de culture conditionnelle et hypothétique. S’il est vrai que la quasi - totalité des paysans le perçoit avant tout en termes d’espace agricole et comme lieu idoine pour la pratique des cultures vivrières, très peu d’entre eux choisissent de créer leurs champs à partir d’un défrichement fait en forêt primaire. Le tableau 2 nous montre précisément le rôle prépondérant des terrains hérités dans le processus de production agricole.

Tableau 2 : espaces de culture par secteur de production agricole selon les paysans

Cultures vivrières			Cacaoculture		
<i>Espaces de cultures (réels et potentiels)</i>	<i>Nbre de paysans</i>	<i>%</i>	<i>Espaces de culture (réels et potentiels)</i>	<i>Nbre de paysans</i>	<i>%</i>
Jachères héritées exclusivement	70	74,46	Cacaoyères reçues en héritage exclusivement	46	63,88
Jachères héritées et jachères empruntées	11	11,70	Cacaoyère héritée et extension sur jachère	09	12,5
Jachères héritées et forêt primaire	03	3,19	Cacaoyère héritée et extension sur champs vivriers	06	8,33
Jachères héritées, jachères empruntées et forêt primaire	03	3,19	Cacaoyère héritée et projet d’extension sur jachères / champs vivriers	03	4,16
Jachères héritées et projet de création en forêt primaire	01	1,06	Cacaoyère héritée et création en forêt primaire	01	1,38
Jachères héritées et terrain acheté	01	1,06	Cacaoyère héritée, extension sur champs vivriers et projet de création en forêt primaire	01	1,38
Jachères héritées, jachères empruntées et projet de création en forêt primaire	01	1,06	Cacaoyère héritée, extension sur jachères, et projet d’extension sur jachère / champs vivriers	03	2,77
Jachères empruntées exclusivement	01	1,06	Cacaoyères créées exclusivement sur jachères héritées	02	2,77
Forêt primaire exclusivement	03	3,19	Cacaoyères créées exclusivement en forêt primaire	02	2,77
Nombre total de paysans	94	100%	Nombre total de paysans	73	100%

Au niveau de la production vivrière, on note que 70 paysans sur 94 ne pratiquent leurs champs vivriers que sur des jachères héritées tandis que 21 combinent ce mode d’acquisition foncière à d’autres modes (jachères empruntées, forêt primaire...), manifestant par là leur volonté d’accroître leur patrimoine foncier agricole, ou de multiplier leur possibilité agricole parfois face à un patrimoine foncier agricole au potentiel productif en régression.

En tenant compte de ce paramètre, il apparaît que sur 94 paysans, 90 organisent leur production vivrière sur des jachères obtenues en héritage, soit 95,74%. Les quatre paysans restants créent quant à eux leurs champs vivriers soit uniquement sur des jachères empruntées (pour l'un d'entre eux), soit uniquement à partir d'un défrichement en forêt primaire (pour les trois autres). Dans la mesure où six autres paysans créent aussi des champs vivriers en forêt primaire en plus des jachères héritées, il ressort finalement qu'il y a un total de 9 personnes sur 73 (12,33%) qui créent leurs champs vivriers en forêt primaire. Du point de vue des périodes d'établissement des champs vivriers en forêt primaire, quatre parmi ces neuf paysans l'ont fait entre 1960 et 1984 et trois entre 1992 et 1996, deux n'ayant pas donné l'année de création de leur champ en forêt. La création des champs en forêt primaire peut s'expliquer par un certain nombre de raisons : l'exiguïté du patrimoine foncier agricole hérité, la volonté d'imprimer soi-même sa marque sur un terrain sien (sorte de désir d'éternité qui anime le genre humain), l'importance de la taille de la famille, l'accaparement des terres familiales par des individus au détriment de leurs collinaires, l'arrivée récente au village pour des raisons diverses (retraite, licenciement, chômage urbain) et la volonté de se constituer un patrimoine foncier agricole à soi, la détention d'une scie à moteur ou la disponibilité des moyens financiers permettant à un paysan de se louer les services d'un bûcheron, etc.

Le tableau 2 nous laisse également remarquer que 15 des 94 paysans (15,96%), en plus de l'acquisition des terrains de culture par héritage et par défrichement en forêt primaire, acquièrent aussi ces terrains au moyen de l'usufruit. L'option de ce mode d'acquisition foncière dans les stratégies paysannes de production vivrière peut être liée à un certain nombre de raisons : le manque de terres ou de terrains fertiles, la recherche de chaleur humaine ou le souci de réchauffer des liens amicaux ou familiaux, l'éloignement des terrains de l'usufruitier par rapport aux lieux d'habitation et la proximité des terrains sollicités en usufruit par rapport au domicile de ce dernier, les difficultés d'accès aux terrains de l'usufruitier du fait d'un obstacle naturel (pente escarpée par exemple), la menace des prédateurs de cultures (hérissons, singes, gorilles...), etc. Le seul paysan qui déclare ne créer ses champs vivriers que sur des jachères empruntées est un ouvrier agricole allogène installé dans le village depuis quelques années et qui reçoit annuellement une portion de terre en usufruit de sa famille d'accueil pour les besoins de ses cultures vivrières.

Les mêmes phénomènes observés dans la production vivrière le sont aussi dans la culture du cacao. Le tableau 2 nous révèle justement que sur 73 paysans pratiquant la cacaoculture, 43 (58,90%) tiennent leur cacaoyère uniquement sur la base d'un héritage. Autrement dit, ils n'ont ni créé de nouvelles cacaoyères, ni agrandi celles héritées. Par contre, on s'aperçoit que 23 autres paysans héritiers de cacaoyères (31,51%) et mus par un souci d'augmenter leur potentiel de production, ont choisi soit d'étendre celles ainsi reçues en héritage, soit envisagent de le faire. Seuls quatre paysans (5,48%) peuvent être considérés comme des non - héritiers de cacaoyères. Deux d'entre eux ont créé eux-mêmes leurs cacaoyères sur des jachères héritées tandis que les deux autres l'ont fait à partir d'une conversion directe (?) de la forêt primaire. Dans la mesure où un cacaoculteur héritier d'une cacaoyère a choisi d'en créer une nouvelle en forêt primaire, il apparaît en fin de compte que seuls trois cacaoculteurs (4,11%) ont eu à établir leurs cacaoyères sur cette catégorie de terre. Les créations de cacaoyères en forêt primaire sont un fait ancien et remontent souvent à plus de deux décennies. Par contre, les extensions / créations sur jachères ou champs vivriers sont plus récentes. Certaines se sont même effectuées lors de la crise cacaoyère.

Evolution dans le temps des superficies d'aires de cultures vivrières

Afin d'apporter plus d'approfondissement aux analyses qui précèdent, il a été procédé à des mesures de parcelles de cultures vivrières de quelques paysans sur trois périodes : avant, pendant et après la crise cacaoyère afin d'évaluer les évolutions dans les modes d'utilisation des terres et de la forêt pendant ces intervalles de temps par les paysans pour des besoins de la production vivrière. Au total, 57 champs ont été mesurés. Les superficies moyennes pour chacune de ces périodes sont les suivantes : 0,47 ha avant 1989, 0,49 ha entre 1989 - 1994 et 0,51 ha entre 1994 - 1997. La moyenne générale est donc de 0,49 ha. Cela revient en quelque sorte à dire que la crise cacaoyère et la restauration des prix de 1994 n'ont pas fondamentalement changé le schéma de la production vivrière. Les superficies mises en culture dépassent rarement 1 ha. Pour toutes les trois périodes concernées, on s'aperçoit que le gros des champs est concentré entre 0,1 ha et 0,5 ha. Trois champs seulement ont des superficies correspondant à 1 ha, et ceux-ci ne se rencontrent qu'au rang des champs d'avant 1989 et après 1994. On ne saurait toutefois arrêter un jugement définitif en ne se référant qu'à ces résultats globaux. En vue de donner plus d'envergure à ces analyses, il convient d'examiner le processus de création des champs vivriers annuels par des paysans particuliers au cours des trois périodes concernées.

En effet, quand on prend les paysans individuellement, rentrent forcément en ligne de compte les questions de secteur prioritaire de production agricole, de l'histoire personnelle du paysan, de la perception faite par chacun de chaque secteur agricole, des attitudes de chaque paysan vis-à-vis de la crise cacaoyère, de l'orientation prioritaire de la production vivrière avant la crise cacaoyère, etc. En s'appuyant sur ces bases, on s'apercevra qu'il y a des paysans dont les superficies de cultures vivrières sont restées plus ou moins constantes ou ont régressé ou ont connu une augmentation au cours des trois périodes considérées. Le tableau 3 met en lumière ces tendances en comparant les superficies d'aires mises sous cultures vivrières par six paysans pendant ces trois périodes.

Tableau 3 : superficies comparées d'aires de cultures vivrières de six paysans entre 1985 et 1997

Paysans	AVANT 1989		ENTRE 1989 ET 1994		ENTRE 1994 ET 1997	
	Années	S. (ha)	Années	S. (ha)	Années	S. (ha)
Madoula	1985	0,74	1991	0,56	1997	0,48
Madoula	1986	0,61	1993	0,49	-	-
Tang	1986	0,37	1990	0,54	1996	1,07
Tang	1987	0,50	-	-	1997	1,88
Engono	1986	0,35	1991	0,49	1996	1,21
Engono	1988	0,93	1993	0,93	1997	0,74
Bang	1988	1,13	1993	0,92	1995	0,25
Bang	-	-	-	-	1997	0,77
Mama	1986	0,50	1992	0,17	1996	0,58
Mama	-	-	1993	0,33	1997	0,60
Soukmana	1986	0,33	1990	0,23	1996	0,61
Soukmana	-	-	1993	0,36	1997	0,69

Ce tableau nous montre précisément que les superficies mises en culture au cours de ces trois intervalles de temps sont très variables entre les six paysans. Chez Mama, l'évolution se fait en dents de scie avec une tendance à une réduction des parcelles de cultures vivrières pendant la crise cacaoyère et une réelle augmentation de celles-ci après 1994. Chez Soukmana, cette évolution semble plus régulière. Chez Tang, Engono et Bang, on remarque une certaine constance dans la mise en culture de grandes superficies, indépendamment des périodes concernées avec cette différence que chez Tang, cette tendance est plus perceptible après 1994. Chez Madoula, la régression est nette : avant 1989, les superficies étaient plus grandes. Entre 1989-1994, elles se sont réduites par rapport à la période précédente. Après 1994, cette tendance se confirme davantage. Cela tiendrait au fait que la cacaoculture reste le secteur agricole prioritaire chez ce dernier, malgré la crise cacaoyère. En outre, la pension de retraite qu'il perçoit mensuellement lui a permis pendant cette crise de subvenir aux besoins de son ménage et ainsi de se mettre à l'abri de la tentation de créer plus de champs vivriers que d'habitude ou de faire sortir sa production vivrière de la sphère de subsistance dans laquelle elle reste confinée. Sur la base de ce qui précède, les enseignements ci-après peuvent être dégagés.

Les retraités et les émigrés récemment de retour jouent un rôle déterminant dans la création de grandes superficies de culture. Ce sont en effet ces deux catégories de paysans qui créent le plus de champs vivriers de grandes dimensions. Ils sont représentés ici par Bang, Engono et, Tang. C'est entre ces trois qu'on trouve des champs ayant des superficies d'au moins 1 ha. Et la création de ces grands champs correspond généralement aux périodes de leur implantation réelle ou de leur stabilisation au village. Ainsi donc, l'étendue des superficies affectées aux cultures vivrières varie beaucoup selon les paysans, variation elle-même tributaire des variables personnelles de ces paysans. Dans la mesure où tous ces trois paysans recourent à la scie à moteur, on peut dire que cette machine joue un rôle décisif dans le processus de création de champs de grandes dimensions. Cela est lié au fait que leurs champs sont créés soit sur de vieilles jachères (2/3) soit sur une forêt qu'on peut considérer (?) comme primaire (1/3).

Conclusion

Même si les spécificités paysannes doivent être prises en compte, on doit dire en définitive qu'en dépit des mutations qui affectent les systèmes agraires des Ngumba de Bidjouka, les pratiques agricoles restent dans une large mesure dominées par les logiques patrimoniales des familles paysannes. La quasi-totalité des cacaoyères est héritée. Celles créées personnellement par les cacaoculteurs sont établies sur des jachères / champs vivriers reçus en héritage. Les cultures vivrières sont presque exclusivement pratiquées sur des friches contenues dans ce patrimoine, selon un système de jachère qu'on pourrait qualifier de rotative. Un tel système implique que la création des champs vivriers soit très fortement tributaire des jachères et moins dépendante de l'espace forestier. Dans ces conditions, l'expression "agriculture itinérante sur brûlis", entendue dans le sens d'une pratique qui progresse linéairement des aires de culture vers la forêt, mériterait d'être réexaminée. En tout cas, pour ce qui est des paysans concernés par le présent travail, il s'avère que c'est surtout au sein de la dynamique champs - jachères qu'on peut le mieux apprécier l'évolution de l'exploitation des terres à des fins agricoles. Ici la relation agriculture-forêt est non pas linéaire, mais indirecte et hypothétique.

Cet état de choses est peut-être lié à la situation spécifique du village étudié où les variables démographiques semblent avoir joué un rôle très déterminant dans les stratégies paysannes de conquête spatiale. Elles ont notamment entraîné un net recul de la forêt, laquelle se situe aujourd'hui entre 6 et 8 km des zones d'habitation, et généré une certaine saturation et compétition foncières sur les aires situées entre les périmètres d'habitation et les terres forestières. Peut-être se trouve-t-on en définitive chez les Ngumba de Bidjouka dans le sud Cameroun en présence de systèmes agraires qui, sous l'effet de la pression démographique sont, selon le schéma "boserupien", en train de devenir permanents ou semi - permanents. Comme le relevait Jepma (1990), il s'agit des systèmes dans lesquels les paysans ne vont plus au loin chercher de nouvelles terres agricoles, mais préfèrent s'en tenir aux espaces mis en culture et laissés en jachère quelques années plus tôt. On ne saurait toutefois dire qu'il en est de même pour la quarantaine de villages du site de recherche du PTC. Eût égard aux disparités démographiques parfois assez grandes entre ces villages, à leur exposition différentielle aux facteurs de changement, à leur niveau inégal de développement socio-économique..., il y a lieu de penser qu'il existe des différences pouvant s'avérer significatives tant au niveau des distances villages - aires de culture qu'à celui des aires de culture-forêt et conséquemment dans les rapports paysans - forêt. Il s'ensuit dans ces circonstances que toute opération visant à élaborer un plan d'affectation des terres dans la perspective d'une gestion durable des forêts, se doit d'intégrer dans ses prévisions, les variations locales des relations agriculture - forêt. Ceci implique aussi que tous les programmes d'intervention en milieu paysan et visant à stabiliser l'agriculture ou à minimiser les effets des pratiques agricoles sur le couvert forestier doivent sérieusement prendre en compte ces variations locales dans l'utilisation de l'espace à des fins agricoles. Cela exige que l'on soit mieux éclairé sur les conditions socio-économiques et démographiques des zones concernées.

Bibliographie

- AMELUNG T.M., DIEHL M., 1992. Deforestation of tropical rainforests : economics causes and impact on development. Tubingen, Mohr, 118 p.
- BOSERUP E., 1965. The conditions of agricultural growth : the economics of agrarian change under population pressure. Allen and Unwin, London, 124 p.
- FUJISAKA S., ESCOBAR G., 1997. Towards a practical classification of slash-and-burn agricultural systems. ODI Network paper 21c, Summer, 16 p.
- JEPMA C.J., 1995. Tropical deforestation : A socio-economic approach. Earthscan Publication Limited, London. p. 85-91.
- McGRATH D.G., 1987, The role of biomass in shifting cultivation. *Human Ecology*. 15 (2) : 221-242.
- MYERS N., 1991. Tropical forests : present status and future outlook. *Climatic change*. 19 : 3-32.
- RÖSLER M., 1997. Shifting cultivation in the Ituri forest ("Haut Zaïre") : colonial intervention, present situation, economic and ecological prospects. *In : Les peuples des forêts tropicales : systèmes traditionnels et développement rural en Afrique équatoriale, grande Amazonie et Asie du Sud-Est - Actes du colloque international de Bruxelles du 4-6 nov. 1993*. Joiris, D. V. et Laveleye D. éd., Guyot, Bruxelles, p. 45-61.
- RUTHENBERG H., 1980. Farming systems in the tropics. third edition, Oxford University Press.

SUNDERLIN W.D., 1997. Shifting cultivation and deforestation in Indonesia : steps towards overcoming confusion in the debate. ODI Network paper 21c, Summer, 20 p.

TCHOUAMO R.I., 1994. Les impasses des stratégies de substitution chez les planteurs de l'Ouest du Cameroun. *In* : Le village camerounais à l'heure de l'ajustement, Karthala, Courade G. Ed.

Listes des abréviations rencontrées

PTC : Programme Tropenbos Cameroun